

« CORNEILLE COLONIAL »
La dernière tragédie du cycle conçu
par Brigitte JAKUES-WAJEMAN

Nicomède

de Pierre Corneille

Compagnie Pandora
Contact : 01 45 87 26 17
Compagniepandora@free.fr
www.compagniepandora.fr

Jouer avec Nicomède

de Pierre Corneille

Mise en scène	Brigitte Jaques-Wajeman
Collaboration artistique	François Regnault Jacqueline Lichtenstein
Scénographie et lumières	Yves Collet
Musique	Marc-Olivier Dupin
Costumes	Annie Melza Tiburce
Maquillages et coiffures	Catherine Saint-Sever
Assistant à la mise en scène	Pascal Bekkar
Assistants stagiaires	Thomas Bouvet Alice Zeniter
Comédiens :	
NICOMEDE	Bertrand Suarez-Pazos
ARSINOE	Sophie Daull
PRUSIAS	Pierre-Stéfan Montagnier
FLAMINIUS	Pascal Bekkar
CLEONE	Agnès Proust
ARASPE	Marc Siemiatycki
ATTALE	Thibault Perrenoud
LAODICE	Raphaèle Bouchard
Régisseur général	Franck Lagaroje
Régisseur son	Stéphanie Gibert
Habilleuse	Anna Rizza

Production :

Comédie de Reims, Compagnie Pandora et Théâtre de la Tempête.
Avec la participation du Jeune Théâtre National.

L'intrigue

Le prince Nicomède, victorieux à la guerre, est revenu à la Cour de Bythinie sans l'accord de son père, le Roi Prusias. C'est un risque qu'il a pris pour revoir la Princesse Laodice qu'il aime, la fille du Roi d'Arménie, en exil chez Prusias. Nicomède se sait en outre haï de sa belle-mère la Reine Arsinoé, seconde femme de Prusias, qui lui a envoyé l'armée des sbires pour le compromettre et le perdre, et qui soutient contre lui le fils qu'elle a eu de Prusias, Attale. Ce dernier a fait ses études morales et politiques à Rome, et sa mère veut le voir monter sur le trône de son père, et épouser Laodice, dont il est aussi amoureux, avec le soutien des Romains, et notamment celui de l'ambassadeur des Romains Flaminius, qui s'éternise à la Cour de Prusias et entend bien se mêler de la politique locale.

Tel est le nœud de cette tragédie, qui met donc aux prises le prince Nicomède, héros dont les victoires ont établi et affermi le trône de son père, qui a pour idéal politique celui de la liberté et de l'indépendance des souverains légitimes, et pour modèle Hannibal, l'ennemi de Rome, avec le parti pro-romain, représenté par Prusias, la Reine Arsinoé, son demi-frère Attale, et bien entendu, l'Ambassadeur de Rome.

L'opposition des deux partis est accusée du fait qu'Hannibal, qui s'était réfugié en Bithynie, a été livré par la Reine à la vindicte des Romains, et s'est empoisonné pour leur échapper.

L'intrigue de ce drame plein de surprises et de retournements, de complots et de séditions, se dénouera de façon heureuse par la déconfiture des collaborateurs de Rome, le triomphe du Prince généreux qui sera délivré des Romains grâce au soutien de son frère Attale, le partage de la Bithynie et des royaumes, conquis ou à conquérir, entre les deux frères, et l'union de Nicomède avec Laodice.

Nicomède est, Corneille le dit lui-même, sa vingt et unième pièce. Elle date de 1651. Elle fut jouée sans doute à l'Hôtel de Bourgogne en février de cette même année. Corneille confie : « Je ne veux point dissimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié »

Défense et illustration d'un projet :

« Jouer avec Nicomède »

Le *Nicomède* de Corneille mis en scène par Brigitte Jaques-Wajeman met cartes sur table. Au milieu, une immense table, autour de laquelle les acteurs s'activent.

La tragédie se déploie ainsi en toute clarté, les enjeux sont particulièrement lisibles, les personnages ne peuvent dissimuler longtemps leurs secrets, ils prennent sans cesse à témoin les spectateurs des difficultés dans lesquelles ils sont pris. On a presque envie, sinon d'intervenir, du moins de donner son avis, dans cette histoire de famille qui s'implique constamment avec la Grande Histoire, celle de Rome vue depuis la Bithynie, qui se trouve au sud de la Mer Noire, au nord de l'actuelle Turquie, et où se déploie alors dans toutes ses dimensions un conflit général entre l'Empire romain et l'un de ces pays qui veut résister à sa toute-puissance, et qu'y parvient.

Cela se situe après la seconde Guerre Punique, après la ruine de Carthage, et la mort d'Hannibal (187 av. J.-C.), au cours du second siècle av. J.-C.

La preuve est faite que cette scénographie (l'espace du jeu), cette dramaturgie (le temps de l'action) peuvent se prêter sans le moindre problème à l'esthétique dite, on ne sait pourquoi, « classique », c'est-à-dire – entendez-le bien – à l'un des styles de théâtre les plus libres et des plus ouverts qui soient.

Ce qu'on en dit de sottises à propos de ce théâtre ! Comme il a ses rigueurs internes, comme il ressemble à un bel organisme vivant prêt à se développer sous vos yeux, vous pouvez le transplanter selon bien plus de formes ou de formules que le drame moderne, la pièce psychologique, la comédie bourgeoise, la pièce didactique. En outre, cette pièce-ci les contient tous.

Corneille, qui, à chaque nouvelle pièce qu'il écrit, s'invente un univers nouveau et se risque à des audaces nouvelles dans la composition – on l'a déjà à bon droit comparé à Picasso ! – se vante dans ce *Nicomède*, qui est une de ses pièces préférées, de rompre avec un certain style de tragédie dont la fameuse crainte et la célèbre pitié seraient censées être les moteurs. La crainte et la pitié, il les cite dans la pièce pour les tourner en dérision, parce qu'autre chose l'intéresse visiblement : entrer dans les calculs machiavéliques, irresponsables, grotesques, immondes ou dérisoires, de personnages patibulaires à qui le pouvoir est échu, et que doivent supporter les jeunes héros qui se font une idée plus généreuse de la politique, et qu'il souhaite qu'on *admire*. Je connais peu de pièces aussi génialement politiques que celle-là ; chaque acte, presque chaque scène apporte son lot nouveau de conflits d'intérêts et de contradictions, jusqu'à un complot de bas étage mené par des sbires sans foi ni loi au service d'une Reine monstrueuse.

Or, dans cette espèce d'étrange pièce encore intitulée tragédie, et qui relève plutôt d'un authentique théâtre épique, l'actuelle organisation de l'espace (j'entends : au Théâtre de la Tempête), le réalisme des gestes et des objets, au milieu de cette Cour dont il semble au spectateur qu'il soit l'invité anonyme, l'enjeu mortel du pouvoir, qui conduit pour finir à une émeute et à une révolution, ressort d'autant mieux que l'aspect comique, fort présent dans un grand nombre de tragédies de Corneille, se fait ici constamment jour. Les habitués de Corneille le savent, puisque des vers comme « Ah ! ne me brouillez pas avec la République ! » sont assez connus. Mais on hésite en général à aller jusqu'où Corneille ose aller, lui qui s'est déjà fait la main, à ses débuts, sur autant de comédies aussi réussies, encombré que l'on est encore par ce qu'on attribue au classicisme français, au Siècle de Louis XIV, à cette peur du ridicule que Voltaire a inculquée à un certain goût français, et, sans doute aussi, à une certaine idée molle et modérée qu'on se fait de la France.

Il faut rire à Corneille, comme à Molière, et y être ému comme à Racine, parce que tous deux lui doivent tant ! Il faut enfin prendre toute la mesure d'un théâtre aussi grand que les plus grands, et que seuls des préjugés de ceux qui voient dans leurs années scolaires la source de leurs malheurs rapetissent à leur aune.

Et enfin, le vers. Ah, le vers ! Avec de bons principes, objectifs et non improvisés au gré capricieux des ignorants, les acteurs parviennent à les dire avec rigueur et en toute aisance, d'accord sur les règles, comme en musique, de façon à passer, aussitôt les réflexes acquis, à ce qui intéressait seulement Corneille : comment rendre le théâtre aussi complexe que le monde, aussi vibrant que la vie, aussi puissant que les passions, aussi naturel que le grand art.

Un entretien autour de « Nicomède »

Un entretien entre François Regnault et Brigitte Jaques-Wajeman :

Avec *Nicomède*, vous achevez le cycle de « Corneille colonial » où vous proposiez de monter cinq tragédies de Corneille tournant autour de Rome et des colonies qu'elle soumet, administre, ou exploite, et qui se trouvent prises entre la collaboration et la révolte ? Rappelons que vous avez monté dans ce cycle *La Mort de Pompée* (deux fois), *Sophonisbe*, *Sertorius* et *Suréna*.

Brigitte JAQUES-WAJEMAN : L'idée de monter enfin *Nicomède* est née de deux désirs, de deux questions qui m'occupent depuis longtemps.

D'abord, ce qui est propre à la forme même du théâtre, à son esthétique, à sa pensée, à son public, ne me satisfait pas, ne me satisfait plus depuis longtemps ; je n'aime plus cette position assagie du spectateur dans la pénombre, de l'acteur qui le domine. Je n'aime plus le metteur en scène, l'acteur, qui exercent spontanément cette sorte d'oppression.

D'où ma vive faveur envers des entreprises telles que celle du tgSTAN, d'Arpad Schilling (*Hamlet*), où spectateurs et acteurs sont embarqués dans une *même aventure*. Assis à côté les uns des autres, chacun sachant que l'autre est vraiment là, tout proche, et que nul n'échappera à l'expérience. Plutôt que de savoir si le vers a été bien dit, si l'actrice qui joue a bien l'envergure d'une Princesse !

J'ai commencé ainsi avec *Elvire Jouvét 40*, posant la question : mais qu'est-ce qui se passe ? Comment le spectateur peut-il assister à ce qui se dévoile devant lui ? En finir avec le fétichisme au théâtre. C'est une question que je pense avoir posée en filigrane dans mon travail, notamment avec les deux comédies de Plaute que j'ai montées (et qui ont d'ailleurs été jouées au Théâtre de la Tempête), où s'effectue pleinement l'adresse au spectateur, et je pense avoir saisi là quelque chose de ce processus. Aussi ai-je bien la volonté de continuer dans cette ligne.

Avec Corneille ? Est-ce aussi facile ?

Je sais bien qu'avec Shakespeare, c'est tout à fait possible. Je sais que les structures très closes de l'alexandrin, de la composition de ce genre de pièces demandent à être respectées. Peut-être cela créera-t-il des dommages, mais c'est un risque qu'il faut le prendre. Il faut mettre des moustaches à la Joconde...

L'autre désir ?

C'est celui de « Corneille colonial ». Ce qui ouvre tout de suite sur des questions telles qu'un rapprochement évident entre l'impérialisme de Rome et le colonialisme français, l'impérialisme des USA, etc. J'avais déjà montré cela dans ma première mise en scène de *La Mort de Pompée* (au Lierre-théâtre), qui montrait des militaires yankees, Cornélie en Jacqueline Kennedy, partageant entre eux un certain mépris pour ces Egyptiens ignorants des mœurs romaines... Dans *Sophonisbe*, de même, les Romains en uniforme voulaient donner des leçons de conduite et de courage à ces Numides vêtus de costumes orientalisants et trop adonnés à leurs passions nationales ou amoureuses : consuls en cuirasse, autochtones en djellaba. Dans *Sertorius*, soldats romains en uniforme de guerre, dans un salon de Grand Hôtel occupé par eux, et les femmes de Lusitanie en robes assez hollywoodiennes. Dans *Suréna*, juste un tapis, et des corps vêtus aussi de djellabas, les femmes montrant parfois un bout de leur nudité... Une époque comme la nôtre qui a connu les Mobutu et les Ceausescu se retrouve aisément dans ce Corneille-là.

Alors *Nicomède* ?

Situation intensément coloniale. La haine du Roi, d'abord, pour ce jeune homme lumineux, qui est son fils, dans un conflit hautement oedipien, d'autant que ce Roi est entièrement, sexuellement dirai-je, inféodé à sa femme monstrueuse. La pièce est toute remplie d'une violence palpable. Je voudrais

pousser à bout la dimension de misère politique de ces autochtones au service des Romains. La Reine ne songe qu'à les servir, ou plutôt à se servir d'eux, pour accéder au Trône, ou du moins pour y faire accéder son fils entièrement éduqué par eux (un peu comme le Shah d'Iran ou Hussein de Jordanie ayant fait de solides études en Angleterre). Il en résulte chez le Roi Prusias une belle figure de malfrat, un salaud à la fois minable et dangereux.

Ce qui est sans doute le plus difficile, ou pose le plus de problèmes, c'est, du sein de ces complots politiques, de faire ressortir la figure de sauveur du peuple qu'est Nicomède, ce Che Guevara, ce Lumumba, de ces figures de rêve à l'iconographie légendaire, avec cette dimension de jeunes hommes morts jeunes, doués d'un courage et d'une pureté presque fantasmagiques, plus géniaux que vrais.

Nicomède résiste à la politique de désunion et d'entraves que Rome pratique dans son pays, en la personne de Flaminius, l'ambassadeur de Rome, et qui est une espèce de Kissinger. Tandis que la Reine, cette putain royale, introduit une authentique dimension de comédie dans cette « tragédie » supposée, flanquée qu'elle est de ses sbires maffieux, Métrobate et Zénon, car elle a, quand la pièce commence, fait tomber Nicomède dans leur piège, en le faisant revenir du Front sans permission, de façon à le rendre coupable aux yeux du Roi.

Nicomède, lui, a pour idéal Hannibal, que la Reine a livré aux Romains pour leur être agréable (mais il s'est empoisonné avant d'être emmené à Rome), parce que Corneille est assez malin pour montrer que les grands ennemis des Romains soient liquidés par de méchants autochtones.

Et de même, lorsqu'ils sont ennemis entre eux, les Romains hésitent à se tuer directement, et trouvent aisément un étranger à leur solde pour cette besogne (Ptolémée tuant Pompée pour plaire à César dans *La Mort de Pompée*).

La question politique est donc souvent triangulaire : Nicomède et son peuple, les Royaumes voisins à conquérir (l'Arménie dont la princesse qu'il aime est prisonnière en Bithynie, qui est dans l'actuelle Turquie), et Rome. Elle fait songer à toutes ces situations très dangereuses auxquelles nous avons assisté et assistons encore : Mobutu, Amin Dada, le Zaïre, ancien Congo belge, en bref, ces situations sans nombre où un ennemi suscite chez un peuple des situations de collaboration et de résistance. A vrai dire, les peuples seuls, chez Corneille, restent assez peu corrompus : ainsi le peuple de Bithynie reste-t-il fidèle au héros Nicomède, dont il aperçoit les vertus.

Pourquoi proposer une représentation qui entraîne le spectateur dans votre aventure ?

La pièce me semble s'y prêter ? Ce que je n'aurais pas pu faire avec *Suréna*, cette grande pièce amoureuse digne de *Tristan et Iseut*, où le spectateur doit vraiment entrer en lévitation, je veux le tenter avec *Nicomède*, qui implique un système différent de la part de Corneille. Il n'y veut ni mélancolie, ni effroi, mais qu'on y pousse des cris d'admiration, un peu de cette exaltation qu'on peut avoir dans les pièces de Victor Hugo, au milieu de scènes comiques.

Car, j'y insiste, l'admiration préconisée par l'auteur n'empêche nullement sa pièce d'être un polar politique pouvant susciter le rire par sa dérision, au sein même de situations dangereuses, catastrophiques.

Et concrètement ?

On verra physiquement les acteurs entrer dans leurs rôles, se préparer à entrer « tous en scène » !

Et peut-être une immense table, autour de laquelle pourraient s'asseoir les acteurs et des spectateurs, pour participer à ce grand banquet de mots, tout comme je commence en général mes mises en scène par une « travail à la table », où l'on commence à annoncer le texte.

Une façon aussi de mettre le théâtre « en abîme ».

La table, lieu d'étude, de repas et de contrats, jusqu'à cette Cène à laquelle ne manqueront ici ni son saint, ni ses traîtres.

Une table sur laquelle les acteurs monteront aussi, bien sûr, pour jouer.

Brigitte Jaques-Wajeman

Formée dans les classes d'Antoine Vitez, elle travaille en tant que comédienne dans plusieurs de ses spectacles de 1969 à 1974, date à partir de laquelle elle se consacre à la mise en scène et crée la Compagnie Pandora avec François Regnault. Elle enseigne l'art dramatique à l'école de la rue Blanche (l'ENSATT) de 1981 à 1987 et dirige le centre dramatique national Théâtre de la Commune-Pandora d'Aubervilliers de 1991 à 1997. Depuis 2006, elle enseigne à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm.

Puisant dans les répertoires classiques et modernes, elle a mis en scène plus d'une trentaine de pièces présentées lors de festivals et dans de nombreux théâtres, en France et à l'étranger (Comédie-Française, Chaillot, Odéon, Athénée, Théâtre de la Ville, ...).

Parmi ses dernières mises en scène de théâtre on retiendra entre autres :

La Nuit de l'Iguane de Tennessee Williams, Sophonisbe, Horace, La Mort de Pompée et La Place Royale de Corneille, **Angels in America** de Tony Kushner créé pour le Festival d'Avignon en 1994. Mais aussi **Elvire/Jouvet 40** d'après sept leçons de Louis Jouvet, **Entretiens avec Pierre Corneille** composés par Brigitte Jaques et Jacqueline Lichtenstein, **Le Prince travesti** de Marivaux, et **Sertorius** de Corneille. En 1998, elle monte **Dom Juan** de Molière à la Comédie de Genève repris au Théâtre de l'Odéon et **Le Passage** de Véronique Olmi joué à Lausanne et au Théâtre des Abbesses, à Paris.

En 2000, elle dirige la mise en scène de la lecture intégrale de **l'Odyssée** dans le cadre du Festival d'Avignon et pour l'Auditorium du Louvre. Entre 2001 et 2003, elle monte 2 pièces de Plaute dans des traductions originales de Florence Dupont, **La Marmite** et **Pseudolus** au Théâtre de La Tempête. En 2001, elle crée **Ruy Blas** de Victor Hugo à la Comédie-Française. En 2003, elle crée **Viol**, de Danièle Sallenave au Théâtre du Rond-Point, puis elle met en scène un texte pour le jeune public, de Gérard Wajcman, **Le Voyage de Benjamin**, dans le cadre d'Odyssées 78. En 2004 Brigitte Jaques-Wajeman travaille sur la création au théâtre du Vieux-Colombier de **Britannicus** de Racine. En 2005, elle crée **L'illusion comique** de Corneille, à la Comédie de Genève, au Théâtre de Gennevilliers et à la Comédie de Reims. Puis elle présente une lecture-mise en scène à l'Auditorium du Louvre, **La Chanson de Roland**, et met en scène **Le Cid**, de Corneille, à la Comédie Française, pour la saison 2005-2006. Elle met en scène **Ténèbres**, de Henning Mankell, à Théâtre Ouvert, en janvier 2007 avec Maurice Benichou et Rachida Brakni.

Elle prépare pour janvier 2008, **Jouer avec Nicomède** de Corneille pour le Théâtre de La Tempête. Par ailleurs, elle travaille sur une adaptation théâtrale du roman de Vassili Grossman, **Vie et Destin**, pour la saison 2008-2009.

Pour le monde de l'opéra, Brigitte Jaques-Wajeman a également mis en scène **Faisons un opéra** de Benjamin Britten, **Aventures, Aventures nouvelles** de Ligeti, **Je vous dis que je suis mort** de Georges Aperghis et **Le Jeu du Narcisse** de Marc-Olivier Dupin et **Don Giovanni** de Mozart en janvier 2005 au Capitole de Toulouse repris en Novembre 2007.



Jouer avec Nicomède

d'après Corneille
mise en scène Brigitte Jaques-Wajeman



«Nicomède», éternel résistant

Mazarin, au moment de mater les princes frondeurs (dont Condé et Conti), se trompa sur la loyauté Pierre Corneille. En lui confiant la charge de procureur de Normandie, il ignorait que le poète trouvait sympathiques les résistants emprisonnés: en *Nicomède*, chacun put reconnaître Condé. En haut lieu, cela déplut.

Le public en 1651 fit un triomphe à l'intrépide héros que Rome cherche à éliminer. Nicomède, au II^{ème} siècle avant J. C., est un des ces capitaines, d'abord d'accord avec l'occupant, qui vite se mue en rebelle. De l'idéalisme tranquille, il passe à l'action contre l'Empire et ses tentacules. Magouilles coloniales, realpolitik annexante, services secrets machiavéliques, zones d'influence. Corneille situe en Turquie son héros, amoureux d'une reine d'Arménie.

Rome avec ses «pays alliés» inspira treize pièces à l'auteur de *la Mort de Pompée*: la personnalité de Nicomède se détache comme celle d'un penseur lucide, d'un quasi provocateur que la veulerie soumise de son père (roi de Bithynie) exaspère. Quand il dénonce les combines du palais, les mensonges de sa marâtre dragueuse, le résistant se fait moraliste sans pitié, chroniqueur des fanges où les grands roulent pour eux seuls. Si Nicomède ouvrait sur la Toile un site d'observateur politique, beaucoup cliqueraient pour sourire.

Brigitte Jaques-Wajeman procède à une mise «en jeu et en mouvement vif» de cette comédie tragédie du pouvoir dans un désir de «théâtralité exhibée». Un dispositif de bancs installés en carré transforme la Tempête en salle à manger à longue et immense table. Brigitte Jaques Wajeman, depuis toujours, œuvre avec un complice en intelligence: François Regnault Chez Corneille lis sont chez eux en magiciens.

Huit acteurs leur ont embôlé le pas, vivement, allègrement: Bertrand Suarez Pazos, Raphaële Bouchard, Thibault Perrenoud, Sophie Daull, Pierre Stefan Montagnier, Pascal Bekkar, Marc Siemlanycki, Agnès Proust. Octuor de choc. Tantôt effréné. Tantôt si serein. Les accompagne une petite musique composée par Marc-Olivier Dupin.

M.L.B.

La Terrasse

Le journal de référence de la vie culturelle



Critique /
Jouer
avec

Nicomède

Fine lectrice de Corneille, Brigitte Jaques-Wajeman s'empare de cette pièce politique avec une troupe qui libère une juste énergie.

Curieuse marqueterie de genres littéraires que *Nicomède*... Tragédie raillée de traits grotesques, intrigue politique brodée sur les annales de l'histoire romaine, commerce machiavélique des cœurs tout autant qu'intrépide éloge de la résistance à l'impérialisme et comédie des compromissions diplomatiques : l'œuvre cache bien des fantaisies sous le costume sobre des vers classiques. « *Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire* » prévenait d'ailleurs Corneille dans la préface de la première édition, parue en 1651. « *Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes : mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs.* » poursuivait-il dans son *Examen*. Valeureux guerrier déjouant complots et pièges, Nicomède échappe en effet à l'effigie du héros tragique : ironique orgueilleux, téméraire insurgé face à l'occupant romain, cet idéal de vertu démasque les ruses et les séductions du pouvoir pour le triomphe de la justice.

Un festin de mots

Après *La Mort de Pompée*, *Sophonisbe*, *Sertorius* et *Suréna*, qui taillent différentes facettes de l'expansionnisme romain, Brigitte Jaques-Wajeman parachève donc un cycle avec *Nicomède*. Fine lectrice de Corneille, elle a bien raison

Les Trois Coups

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT EN FRANCE

*« Le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme
au milieu des chefs-d'œuvre. » A. France*

La pièce se déroule en Bithynie (l'actuelle Turquie). Nicomède, héros intrépide, et Laodice, dont le courage n'a d'égal que la vertu, résistent à l'impérialisme romain. Ils se jettent au combat pour préserver des valeurs plus hautes qu'eux-mêmes. En maniant l'ironie avec adresse, ils luttent contre les manœuvres hypocrites de la reine Arsinoé, de l'ambassadeur romain et du roi Prusias, dont la bassesse n'inspire que la moquerie et le mépris.

Les talentueux comédiens offrent un jeu inventif et généreux, frôlant la perfection. Magistralement dirigés, ils semblent évoluer en totale liberté dans cette arène politico-familiale, où le vent de la fronde commence à souffler. Le peuple gronde, la terre tremble... La tragédie se frotte à la comédie faisant naître et le rire et l'effroi. Le spectateur ne peut échapper à sa destinée : il est emmené jusqu'où Comelle a osé aller, et plus loin encore...

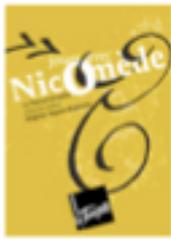


Dans une atmosphère néocoloniale, où l'Orient se heurte à l'Occident, un décor simple et efficace : une table centrale, quelques fauteuils, autour desquels les personnages se provoquent, au rythme des nappes qui se retirent jusqu'à dévoiler, sous les faux-semblants et les passions sanglantes, l'âme froide et le cœur métallique des dirigeants politiques. Les costumes soulignent avec pertinence le dessin de chaque caractère :

des escarpins rouge sang d'Arsinoé la marâtre, à la robe magnifique de Laodice princesse d'Arménie, en passant par l'imperméable gris glacé de Flaminius, l'ambassadeur romain... Sans oublier l'accessoire ubuesque du veule roi Prusias : une couronne quelque peu encombrante, avec laquelle il joue comme avec un hochet...

Brigitte Jaques-Wajeman signe là une mise en scène percutante, dont l'excellence ne peut rendre qu'admiratif... ¶

Hélène MERLIN
Les Trois Coups
www.lestroiscoups.com



Jouer avec Nicomède
Théâtre de la Tempête (Houma) Janvier 2018

www.froggydelight.com

Tragédie de Corneille, mise en scène de Brigitte Jaques-Wajeman, avec Bertrand Suarez-Pazos, Agnès Proust, Marc Siemiatycki, Sophie Daull, Thibault Perrenoud, Pascal Bekkar, Pierre-Stéfan Montagnier et Raphaëlle Bouchard.

Avec "Jouer avec Nicomède", Brigitte Jaques-Wajeman propose d'explorer le "théâtre en Nicoméde".

"Nicomède" est une tragédie politique, la lutte pour le pouvoir est au centre de l'action, dont Corneille écrit : "la tendresse et les passions, qui doivent être l'âme des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci : la grandeur du courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en serait arracher une plainte".

Ce courage et cette grandeur sont ceux de Nicomède, héros absolu qui résiste à l'impérialisme romain et déjoue les complots internes du royaume de Bithynie en otant un à un les masques des intrigants.

Dans un dispositif scénique circulaire, plateau de plain-pied entouré par les gradins, dans lequel les comédiens pénètrent comme dans une arène, une longue table est dressée qui convie à un festin. Festin de rois, festin de dupes ou table de négociation ? Elle aussi se verra progressivement dépouillée de ses parements.

Brigitte Jaques-Wajeman a opté pour une mise en scène résolument contemporaine qui, sans nuire à la dimension dramatique du texte, pousse dans ses derniers retranchements, jusqu'à la bouffonnerie, la comédie du pouvoir. Et s'il en est également ainsi du ton, celui-ci n'affecte pas la scansion du vers.

Sa direction d'acteur donne au spectacle une fluidité, une pertinence et une énergie singulières, relayées par une distribution convaincante composée de comédiens à la hauteur de l'entreprise dont la prestation est époustouflante.

Bertrand Suarez-Pazos campe un Nicomède sarcastique, puissant et charismatique secondé par la magnifique Laodice, Raphaëlle Bouchard, véhémement et lumineuse.

Dans le camp adverse, le roi, Pierre-Stéfan Montagnier, savoureux dans la servilité dégoulinante face au "petit" fonctionnaire romain (Pascal Bekkar) et dans la veulerie libineuse et son second fils, garçon d'honneur cravate en satin et raie sur le côté, Thibault Perrenoud tout à fait pertinent, montrent piètre figure.

La danse est menée par la reine belle-mère, diva somptueuse et star hollywoodienne qui excelle dans l'art consommé de la comédie et tient les rênes du pouvoir par les couilles au sens trivial du terme. Elle est incarnée de manière éblouissante et grandiose dans la mesure par Sophie Daull qui impulse les pôles d'énergie du spectacle.

Un spectacle enthousiasmant, et quasi jubilatoire, une vraie réussite donc, qui, de surcroît, présente d'incontestables mérites thérapeutiques pour les polytraumatisés du verbe cornélien.

MM

Jdd.fr - Le Journal du dimanche au quotidien

Brigitte Jaques-Wajeman revisite avec bonheur l'oeuvre de Corneille. (DR) Les critiques théâtre du JDD Par la rubrique Culture Le Journal du Dimanche. Retrouvez les critiques théâtre du Journal du Dimanche pour la semaine à venir. Jouer avec Nicomède ***

Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, rte du Champ-deManoeuvre, 12e. 01 43 28 36 36. Jusqu'au 17 février.

Nicomède n'a pas le profil de la tragédie classique. Son héros est un vainqueur qui manie aussi sûrement l'ironie que l'épée. Corneille, toujours très précis dans sa description des rapports de force et de pouvoir, y proclame aussi que la politique n'est pas nécessairement vouée aux drames. La mise en scène nerveuse de **Brigitte Jaques-Wajeman** sert cet écheveau de passions et d'intérêts avec bonheur. Les excellents **Bertand Suarez-Pazos**, **Sophie Daull** et **Pierre-Stéfan Montagnier** pour ne citer qu'eux nous mettent si bien en oreille les vers de l'auteur que l'on y entend plus qu'un texte contemporain. Du pur plaisir.

Jean-Luc Bertet

La chronique théâtrale de Jean-Pierre Léonardini L'HUMANITÉ du 03/03/08

CORNEILLE NOTRE CONTEMPORAIN

Brigitte Jaques-Wajeman a présenté Jouer avec Nicomède (1). Familière du théâtre de Corneille – n'a-t-elle pas déjà mis en scène la Place Royale, la Mort de Pompée, Sertorius et l'Illusion comique ? – elle évolue à l'aise chez cet auguste classique réputé intimidant. Partant du postulat que Nicomède, tragédie politique portée au comble d'une théâtralité puissamment ostentatoire, confine par là même à la bouffonnerie, elle nous convie à un festin scénique cannibale. On en sort repu et heureux, convaincu d'avoir, enfin, percé à jour les arcanes d'un texte autour duquel la plus parfaite tournure rhétorique installe, de nos jours, une distance certaine. Nicomède (1651) est de ces pièces où Corneille analyse et met en jeu la diplomatie de l'Empire romain face à ses turbulents satellites. À cela se mêlent des histoires d'amour contrariées.

Nicomède, guerrier victorieux, héros droit comme un i, revient à la cour de son père, Prusias, roi de Bythinie, pour retrouver Laodice, princesse en exil. Nicomède n'est pas le bienvenu, sauf aux yeux de Laodice. Prusias, qui redoute l'ambition possible de son trop valeureux rejeton, n'est qu'une marionnette aux mains de sa seconde épouse, la reine Arsinoé, laquelle souhaite que le trône échoie au fils qu'elle a donné à Prusias. Il se nomme Attale, est épris de Laodice, a fait ses études à Rome.

On mesure les enjeux, comment dire ?, politico-affectifs à l'oeuvre au coeur de ce scénario imparable, dans lequel l'ambassadeur de Rome, Flaminius, tient un rôle non négligeable.

Corneille définit ainsi son projet : « Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissaient avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur, quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. » C'est beau et précis comme du Machiavel.

Le plaisir d'esprit procuré par la représentation tient, évidemment, à l'équilibre subtil maintenu entre la fidélité au texte, à son dire, et l'atmosphère, qu'on pourrait définir, à partir de nombreux signes, comme actuelle, moderne, contemporaine, au goût du jour, etc. Bref, la Rome de Corneille n'est pas loin ici de singer en effet la Maison-Blanche de Washington. Certes, une telle allusion n'est pas neuve, mais elle est cette fois de bout en bout crédible, acceptable, à l'abri de toute actualisation tapageuse ou grossière. Tout l'art consiste alors à ne pas dépasser le trait imaginaire qui séparerait une certaine forme de maintien digne jusque dans l'ironie, pour ne pas verser dans la charge abusive au trait appuyé.

Il faut aussi pratiquer l'alexandrin avec souplesse, sans en abolir tout à fait l'impeccable rigueur. C'est à quoi excellent tous les membres d'une distribution triée sur le volet, évoluant autour – et parfois sur – une très longue table (scénographie d'Yves Collet, il signe également les lumières) qui nous rappelle volontiers celle qu'utilisa Antoine Vitez dans Catherine, d'après les Cloches de Bâle, d'Aragon, spectacle phare pour toute une génération, dont fait partie Brigitte Jaques-Wajeman, qui s'est formée auprès de ce maître.

Bertrand Suarez-Pazos dessine un Nicomède comme il convient, c'est-à-dire pur et dur, très cinématographique. Avec Raphaële Bouchard, si vive et juste en Laodice, voilà un couple de jeunes premiers au-dessus de tout soupçon. Sophie Daull (Arsinoé) et Pierre-Stéfan Montagnier (Prusias) font la paire, entre les ménages Ubu et Ceaucescu, pour donner du pouvoir usurpé sans grandeur la plus sarcastique peinture. Le Flaminius de Pascal Bekkar semble tout droit sorti de Harvard, tandis que Thibault Perrenoud dans le rôle d'Attale fait très fils à maman, toutefois doté de vraies vertus d'acrobate. Agnès Proust (Cléone) et Marc Siemiatycki (Araspe) complètent l'effectif, sous l'apparence « up to date » des serviteurs que sont la secrétaire et le garde du corps. Où l'on voit pour le coup que Rome n'est plus dans Rome, que Corneille est d'autant plus grand quand la tragédie peut prêter à confusion avec son contraire et que tout cela peut être d'une logique folle dès lors qu'un valet de comédie a été élu à la tête de notre pays.

(1) C'était au Théâtre de la Tempête jusqu'au 17 février, avant tournée.

Jean-Pierre Léonardini